

FEUILLETON DU "SAMEDI", 13 AVRIL 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE XI. — LA SUBSTITUTION

(Suite)

En répétant ces mots, le directeur avait élevé la voix, et son regard, impassible jusque-là, prit tout à coup une expression de surprise.

— Madame, dit-il, la démarche que vous faites, aujourd'hui, après vingt-deux années écoulées, a lieu de me surprendre.

« L'enfant dont vous venez vous informer auprès de nous, l'enfant abandonné depuis si longtemps, n'est assurément plus ici.

« Cependant avec les renseignements que vous fournirez, sans doute, nous pourrions, peut-être nous serait-il possible de vous dire ce qu'il est devenu.

« Veuillez donc répondre à la question que je vais avoir l'honneur de vous adresser.

« Existait-il sur l'enfant quelque marque, quelque signe, ou bien avait-on placé dans ses langes un objet qui pût le faire reconnaître ?

« Avait-on, ainsi que cela arrive quelquefois, tracé son nom sur un billet ?

La dame répondit avec vivacité :

— L'enfant portait au cou un médaillon en or sur lequel était gravé le nom : ANGÈLE.

« En outre, sur une carte fixée aux langes, on avait écrit ces deux mots : AU REVOIR !

— Madame, exclama le directeur, je puis vous donner à l'instant même le renseignement que vous désirez avoir...

— Elle vit !... Ah ! dites-moi qu'elle vit !

— Oui, madame ; celle à qui vous paraissez vous intéresser si vivement existe...

« Elle est... ici !

— Ah ! que je la voie !... Que je la voie tout de suite... je vous en supplie, monsieur le directeur.

Puis, tremblante de saisissement, elle laissa échapper ces mots :

— Dieu a écouté ma prière !... Il a eu pitié de moi !... J'ai retrouvé ma fille.

— Votre fille !... Vous avez dit votre...

Alors un changement subit s'opéra dans la physionomie de cet homme de bien.

Au respect et à la sympathie que lui avait, tout d'abord, inspirés la visiteuse, cette belle dame qui semblait s'intéresser à quelque petit abandonné, venait de succéder un sentiment de répulsion violente.

C'était de son propre enfant qu'elle venait s'enquérir !

C'était sa fille que cette femme si élégante et si riche venait chercher, dans l'asile de la charité !

Et d'un air empreint de froideur :

— Veuillez m'accompagner, madame, dit-il.



Et alla s'étendre sur son lit, les yeux fixés sur ce fourneau.

« Vous avez manifesté le désir de revoir votre fille !

« Je vais vous conduire auprès d'elle...

A cette époque, sœur Angèle avait quitté son service à l'infirmerie, pour prendre la direction de la « Pouponnière ».

Au moment où le directeur de l'hospice et la dame s'y présentent, la religieuse passait, comme chaque matin, la revue des berceaux.

Elle dut s'interrompre dans cette inspection à laquelle elle consacrait plusieurs heures, afin de se porter au-devant des deux personnes qui venaient lui rendre visite à l'improviste.

A la vue de la dame si élégante qui accompagnait le directeur de l'hospice, elle se tint, instinctivement, sur la réserve.

Le fonctionnaire prit aussitôt la parole. Et du même ton de paternelle affection qu'il avait coutume de prendre en parlant à la jeune religieuse.

— Ma bonne sœur, dit-il, Dieu vous avait réservé une épreuve à laquelle ni vous, ni moi, nous ne pouvions nous attendre :

Et se tournant vers la visiteuse frappée d'étonnement à l'aspect du sévère costume de sa fille :

— Madame, ajouta-t-il en désignant la religieuse, voici la personne à laquelle il vous a plu, aujourd'hui, de vous intéresser.

« Je crois aller au-devant de vos désirs, en vous laissant, — pendant quelques instants, en compagnie de notre bonne sœur.

« Sœur Angèle, répéta-t-il en prenant soin de souligner le nom.

La religieuse attendit que le directeur se fût éloigné, se dirigeant vers la salle du fond.

Puis, s'adressant à la visiteuse qui l'enveloppait d'un regard rempli d'émotion, elle lui dit :

— Monsieur le directeur me parlait tout à l'heure d'une épreuve que le ciel m'avait réservée ; je suis prête à accepter humblement toutes celles qu'il plaira à notre Souverain Maître de m'envoyer.

« Cette... épreuve, dit la dame d'une voix tremblante, n'aura rien, je l'espère, de pénible, de douloureux pour votre âme. Je suis... Je... Les paroles expiraient sur ses lèvres, un tremblement nerveux parcourait tout son être, un instant elle crut qu'elle allait défaillir.

La religieuse, tout émue, s'élança vers elle, l'entoura de ses bras pour la soutenir.

Au contact de sa fille, la dame se sentit ranimée.

Elle se redressa vivement, et d'une voix maintenant rassurée elle s'écria :

— Angèle ! Angèle ! Je suis ta mère.

— Ma mère !... Vous êtes ma mère !...

Pendant quelques instants elle demeura muette et atterrée.

Puis ses yeux, mouillés de larmes, se portèrent sur la riche toilette de celle qui se disait sa mère, elle secoua tristement la tête et dit avec amertume :

— Pardonnez-moi, madame, de ne pas me jeter dans vos bras ; mon rude vêtement de bure endommagerait votre élégante parure.

« Pardonnez-moi, ma mère, de ne pas vous couvrir de baisers et de larmes.

« J'ignore les caresses, moi qui n'en ai jamais reçues. et j'ai versé toutes mes larmes, pendant vingt années d'abandon !

— Ma fille ! ma fille ! murmura la dame devenue tremblante et frappée de honte.

— Ah ! dit alors Angèle, si c'était la misère qui vous eût, jadis, forcée de m'éloigner de vous !...

« Si vous aviez souffert, dans quelque misérable mansarde, tandis que je souffrais ici, moi !

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.